

bân, comme dit Abou-Novas, gracieuses et délicieuses, leurs longues jambes prises dans le pantalon de mousseline, sur la tête un grand châle de cachemire que le soleil et la pluie ont patiné de couleurs indéterminables.

Chez les hommes, beaucoup de vêtements européens, mais le fez domine. Il n'est pas rare non plus de voir passer des femmes vêtues comme partout ailleurs, robe, manteau, bas de soie, souliers à talons hauts, gants, sac à main, chapeau, avec le chember ou voile noir tombant devant le visage.

Tout de même le marché¹ n'a rien de la richesse et de la variété de ceux de la Serbie du Sud. Ce n'est pas une migration paysanne, comme à Prizrèn ou à Skoplé, mais un marché local, analogue à ceux de nos villes de province.

Il se tient au milieu de la Tcharchiya, sur une petite place et dans les ruelles avoisinantes. La place n'est qu'un triangle poussiéreux entre des boutiques bien drôles, vieilles baraques à long toit plat, déployant sur la rue leurs étalages de fruits magnifiques, de nippes, de chaussures, d'épicerie, de sacs de blé et de maïs. Un petit kiosque en occupe le centre. Je ne sais quel est son usage administratif. Il ne semble servir que de perchoir aux milliers de pigeons qui hantent ce carrefour. Ceux de Venise ne sont qu'une chambrée à côté de cette cohue. Ils recouvrent la coupole du kiosque et les toits des alentours d'un épais tapis de plumes et de roucoulements. Qu'un sac de blé s'entr'ouvre, et il en neige pendant plusieurs minutes. Qu'on leur offre du maïs, et l'on est recouvert de leur piétinement. Quand ils s'envolent on sent passer la brise de leurs ailes.

Ce qu'il y a d'étrange à ce marché, c'est de discuter un prix avec les femmes musulmanes. On les entend

1. Tous les jours, mais surtout le mercredi.